



fernando
pessoa

faust

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR



BI

Œuvres de Fernando Pessoa
publiées sous la direction de Robert Bréchon
et Eduardo Prado Coelho

VI
FAUST

Tragédie subjective

*traduite du portugais
par Pierre Légglise-Costa et André Velter*

*présentée par Eduardo Lourenço
et Pierre Légglise-Costa*

*Texte portugais inédit établi par
Teresa Sobral Cunha*



cop. 1990

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Œuvres de Fernando Pessoa
publiées sous la direction de Robert Béchon
et Eduardo Prado Coelho

ŒUVRES DE FERNANDO PESSOA

VI

- Tome I - I cantos
Tome II - II cantos
Tome III - III cantos
Tome IV - IV cantos
Tome V - V cantos
Tome VI - VI cantos
Tome VII - VII cantos
Tome VIII - VIII cantos

Tous droits réservés



© Christian Bourgeois éditeur, 1990
pour la traduction française

ISBN 2-267-00735-5

FAUST/FRAGMENTATION/FERNANDO PESSOA

par Pierre Légliise-Costa

C'est à l'âge de vingt ans, en 1908, que Pessoa avait conçu le projet d'un grand *Faust*. Il n'a jamais cessé ensuite d'y travailler ; il en a refait le plan à plusieurs reprises ; il a écrit des milliers de vers destinés au drame qu'il a finalement laissé inachevé, à l'état de brouillon. Deux cent vingt-sept fragments et plusieurs notes de travail nous sont ainsi parvenus. Les derniers vers de ce véritable et constant *work in progress* datent de 1935, année de la mort du poète.

En 1952, Eduardo Freitas da Costa, cousin de Pessoa, publia un choix de quatre-vingt-dix fragments de l'œuvre, présentée comme un « poème dramatique ». Tout ordonnancement est, certes, arbitraire, puisque ce *Faust* en est resté à un stade fragmentaire ; mais celui-là l'était vraiment trop : non seulement les fragments étaient en nombre exagérément réduit, et eux-mêmes tronqués, mais leur organisation répondait à des critères assez éloignés du souci de dramaturgie de l'auteur.

Freitas da Costa avait lui-même averti les spécialistes de l'existence, dans le fonds Pessoa, d'une masse d'inédits destinés au *Faust* ; mais pendant longtemps, seuls quelques curieux s'y sont intéressés. C'est seulement en 1986 qu'un chercheur brésilien, Duilio Colombini, a publié, dans son pays, la plupart des fragments inédits, ordonnés selon quelques indications laissées par l'auteur. Enfin, en 1988, Teresa Sobral Cunha, spécialiste des manuscrits de Pessoa (c'est elle qui avait déjà travaillé sur les manuscrits du *Livre de l'Intranquillité*) a réussi à déchiffrer la totalité des fragments — vers, didascalies, projets, notes — et les a publiés dans un ordre nouveau, justifié par des rapprochements, des compa-

raisons d'écriture et de style, des notes annexes et des renvois. Les fragments sont de dimension et d'aspect différents ; très peu sont datés ; quelques-uns sont dactylographiés, mais la plupart sont écrits à la main et le plus souvent presque illisibles.

En choisissant de traduire le texte du *Faust* tel que le propose cette nouvelle édition portugaise, nous avons pris le parti de présenter au lecteur français la totalité des fragments, avec leurs redites, leurs lacunes, leurs ruptures, leurs scories, mais aussi leurs fulgurances. Ayant eu accès aux manuscrits inédits, nous n'avions pas attendu la publication de l'œuvre dans son intégralité pour en entreprendre la traduction. L'édition portugaise a permis de parfaire le travail, de dissiper certains doutes. Pas tous ; car si Pessoa est toujours difficile à rendre en français, le *Faust* présente des complications supplémentaires : vers inachevés, trous de sens, répétitions inutiles, morceaux très travaillés à côté de vers jetés sur le papier comme de simples indications pour un développement futur, etc. On a dû faire des choix. Entre les variantes, ils ont parfois été tout simplement dictés par les possibilités de transposition en français. Il nous est arrivé de supprimer les trois points entre parenthèses signalant des *trous*, quand le contexte le permettait, pour éviter un hiatus dans la lecture. Les références des cotes du fonds Pessoa de la Bibliothèque nationale de Lisbonne, qui figurent dans l'édition portugaise, ont été enlevées, ainsi que tout l'apparat critique (notes, variantes), réservé à une éventuelle future édition savante.

Cette traduction se veut aussi fidèle qu'il est possible à la lettre et à l'esprit du texte original. Mais outre cette difficulté, André Velter, qui a produit le texte français final, avait à en surmonter deux autres. Il lui fallait rendre la qualité poétique de ce long monologue lyrique, dont le contenu est le plus souvent abstrait ; d'où l'attention toute particulière portée aux métaphores et au rythme des vers. Il fallait en même temps garder à cette « tragédie » sa puissance proprement dramatique, orale, pour tout dire : théâtrale. Il a toujours été question, en traduisant *Faust*, de l'imaginer représenté sur une scène, ce qui est après tout sa destination.

Le texte a été mis « en bouche » pour assurer son efficacité vocale. Il reste à espérer que ce rôle prodigieux tentera de grands acteurs.

La lecture de ce *Faust* lacunaire devrait permettre au lecteur de goûter toute la beauté de ce projet grandiose et d'aller bien plus loin dans la connaissance de l'œuvre de Fernando Pessoa. Il s'agit d'un texte/projet de toute une vie, parallèle à cet autre texte-projet qu'est le *Livre de l'Intranquillité*. En effet, si toute sa vie durant, Pessoa nourrit mille projets, ceux de *Faust* et du *Livre* apparaissent avec une telle régularité, la préoccupation d'en ajouter constamment de nouveaux fragments est si évidente que l'on est forcé de croire à leur importance capitale pour le poète. Toute l'œuvre de Pessoa, miroir d'images dans d'autres miroirs à l'intérieur de soi, se reflète dans ces deux grandes œuvres. Dans le *Faust* la très dure lucidité de n'être que soi, mais que seul soi a encore un minimum d'intérêt, ne serait-ce que sous forme d'interrogation, va de pair avec le vertige de la fascination de cette interrogation. Il justifie plus que jamais le dialogue de soi avec soi et, du même coup, l'hétéronymie ; mais, également, dépasse le carcan de celle-ci pour avouer le seul abîme au-dessus duquel doit se promener le créateur : soi. Alvaro de Campos disait qu'il n'était rien et qu'il portait ainsi tous les rêves du monde. Les hétéronymes sont tout en n'existant pas ou parce qu'il sur-existent. Pessoa/Soares, dans le *Livre*, s'écrie : « Ce à quoi j'assiste c'est un spectacle monté dans un autre décor. Et c'est à moi-même que j'assiste », mais c'est Pessoa/Faust qui va jusqu'au bout en quelques vers qui opèrent synthèse et clairvoyance : « Au bord de moi je m'arrête et me penche/ Abîme... Dans cet abîme l'Univers/ et moi je plonge dans l'abîme et je reste/ En moi. »

Il serait tentant de déceler dans la masse fragmentaire du *Faust* les moments d'écriture et les influences, au sens large, subies ; non pas seulement les influences de lecture, mais celles des autres lui-même. Bien sûr Shakespeare (le grand aîné) est là, Hamlet qui interroge et qui renvoie, Nerval aussi, de par sa traduction de Goethe, et dans la force de ses propres sonnets. Mais aussi les autres lui, selon des

lieux de l'esprit et le temps de l'écriture. *Faust* discourt le temps de deux ou trois vers comme Campos l'aurait fait ou Caeiro... mais tous ces jeux ne sont que des images d'autres miroirs « au-dedans de soi ». Seule compte l'affreuse souffrance de la lucidité du regard. Elle élimine et ravage tout et reste nue devant le mystère de l'être et de la mort. Revenant sans cesse, l'effroi, projeté lui aussi dans les miroirs intérieurs, parsème l'œuvre des éclats de l'horreur ressentie par l'excès de question. Si besoin en était, la conscience de cette horrible souffrance, cris et interrogations, pulvériserait à elle seule une œuvre trop construite. Ne connaissant pas la salvation tout est forcément fragmentaire. Mais chaque fragment brille à lui tout seul des pouvoirs conjoints de ce qu'il exprime et de la beauté et de la force qu'il dégage.

La particularité des grands mythes littéraires réside dans leur propre dépassement. Nés en littérature ils la transcendent. Ils voyagent, Don Quichotte, Faust, Don Juan, uniques, rares, dans les voies d'autres créations, la peinture, la musique... et reviennent en philosophie, en littérature.

Il serait tentant d'imaginer qu'ils ont tous pris naissance en péninsule Ibérique, terre de tous les imaginaires. Même Faust. Pessoa conçut plusieurs projets autour de ce mythe, le seul qui puisse, logiquement, l'intéresser. Il pensa même à ce Frei Gil de Santarém qui au XIII^e siècle aurait été le précurseur, portugais cabaliste, de tous les Faust à venir. Il pensa à Paracelse. Il serait, encore une fois, tentant d'imaginer un arc tendu jusqu'à ce juif, d'origine portugaise lui aussi qu'est Spinoza. Encore adolescent, Pessoa, signa du nom de son premier hétéronyme important, Alexander Search, son premier *Vertrag* avec le mythe. Tout va très vite et en profondeur. Et si Faust/Pessoa dit qu'il se sent très vieux à vingt-cinq ans c'est parce qu'il n'a plus d'âge ou que son développement chronologique n'est pas vertical, mais horizontal, dans d'autres définitions de soi en même temps que soi. Ce voir soi-même est une telle source d'interrogation qu'il serait séduisant de croire à Pessoa comme d'essence faustienne.

Projeté en cinq actes, comme une tragédie classique, annotée comme *subjective*, de la main même de Pessoa, *Faust* n'est qu'un immense soliloque, la tragédie d'être soi.